

La Liberté

Où se trouve notre liberté ?

Vers 460 avant J.-C., Eschyle faisait représenter le « *Prométhée enchaîné* », pièce qui célébrait ce dieu révolté, Prométhée, qui a apporté aux hommes le feu, qui leur a communiqué les arts, la médecine et tout ce qui constitue la civilisation. En punition de tous ces bienfaits, le maître des dieux, Zeus, le fait river à un rocher tandis qu'un vautour lui dévore éternellement le foie. Et Prométhée enchaîné refuse de se soumettre au maître des dieux, refuse d'être le valet de Zeus, et il persiste à affirmer que ce qu'il a fait, il l'a bien fait, qu'il a été jusqu'au bout de la grandeur et de la bonté en apportant aux hommes le feu, les arts et la médecine.

Ce mythe, Marx l'a repris en donnant pour patron à la pensée moderne Prométhée qui refuse de se soumettre, qui est le libérateur des hommes. Marx est ici au cœur même de sa conviction la plus profonde, c'est là le sens de sa révolte, il n'acceptera aucun maître pour les hommes, que ce maître soit du ciel ou de la terre. Et dans cette révolte prométhéenne de Marx, que reprendront Nietzsche, Camus et Sartre, et tous ceux qui aujourd'hui revendiquent les droits de l'homme contre les prétendus empiètements de Dieu, tous ceux-là honorent dans ce grand révolté de la mythologie, le patron de leurs entreprises. Et nous ne craignons pas de dire que nous sommes d'accord avec eux, parce qu'en effet, il est impossible que l'homme accepte jamais d'être traité comme un objet.

S'il ne peut pas choisir sa condition, son destin, si les jeux sont faits, s'il est condamné simplement à dérouler un programme qui est déjà tout établi, et qui se réalisera quel que soit son choix, alors la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ! Si la vie est sérieuse, si la liberté a un sens, il faut que notre destin soit entre nos mains ; il faut qu'aucune puissance, ni au ciel, ni sur la terre, ne puisse jamais nous traiter comme des objets. Et ce qui paraît une révolte blasphématoire et démoniaque, c'est simplement la conscience que l'homme a d'être sujet.

Etre un objet, cela veut dire être un instrument entre les mains d'un autre qui en fait ce qu'il veut, qui l'ordonne aux fins qu'il a choisies. Et les animaux en sont là, en ce sens qu'ils ne peuvent pas disposer d'eux-mêmes, ils n'ont pas de recul, ils sont tout entiers sous le plafond de leurs instincts, ils ne peuvent pas poser leur vie devant eux, l'examiner, la peser, l'apprécier, la juger, la choisir. Le privilège de l'homme, ce privilège magnifique et redoutable, c'est que l'homme peut mettre sa vie devant lui, la peser dans les balances de son jugement ; il peut l'apprécier, il peut l'accepter ou la refuser, il peut la déformer ou l'accomplir, mais sa vie est entre ses mains.

Et quand l'homme est traité par un autre homme comme un objet, quand on veut le faire servir d'instrument, il se rebelle justement ; et cette rébellion n'est pas autre chose que la conscience qu'il a de ne pas être un objet, de ne pouvoir jamais servir d'instrument passivement entre les mains d'un autre, enfin c'est la conscience qu'il prend de lui-même comme d'un sujet, comme d'un être qui doit être l'origine et la source de ses actes, un créateur de son existence humaine en tant qu'humaine.

Nous sommes donc très facilement d'accord avec Marx sur ce point de départ, car la révolte est en nous la même, la même révolte passionnée, incoercible, contre toutes les dictatures de toutes les tyrannies. Aucun despotisme ne peut trouver grâce devant une conscience qui s'est éveillée au sens de sa liberté. Mais là justement où le marxisme nous paraît n'avoir pas tenu ses promesses de départ, c'est qu'ils n'ont pas vu, ni Marx, ni Nietzsche, ni Camus ni Sartre, malgré tout leur génie, toute leur sincérité qui est d'ailleurs incontestable, toute leur vertu que nous ne voudrions pas diminuer, c'est qu'ils n'ont pas vu qu'il y a une révolte plus profonde encore, plus essentielle, plus radicale, qui est la révolte contre nous-mêmes.

Il nous serait parfaitement inutile de nous délivrer des tyrannies extérieures si nous nous placions nous-mêmes sous le joug d'une tyrannie intérieure.

Et voilà toute la question : il y a une seconde révolte, sans quoi le mythe de Prométhée ne signifie rien ! C'est elle qu'il faut constamment accomplir contre nous-mêmes, puisque nous n'avons choisi ni de naître, ni de naître à notre époque, ni nos parents, ni notre hérédité, ni notre sexe, ni notre continent, ni la couleur de notre peau, ni notre type d'éducation, ni nos croyances et nos préjugés.

Et voilà, justement, ce que Marx n'a pas vu, et ce que nous-mêmes voyons si mal ! C'est que nous ne naissons pas « libres », nous avons une vocation de liberté, une vocation d'humanité, une vocation de grandeur, une vocation de créateurs. Il y a en nous un appel formidable, immense, incoercible, à la liberté ! Mais la liberté est une conquête à faire, la plus difficile de toutes !..

Et l'obstacle essentiel à notre liberté, c'est ce « je et moi » primitif que nous sommes tentés de prendre pour une personne. Et toute la vie, nous ne faisons pas autre chose, finalement, que de reprendre ce « je et moi » infantile ; car qu'est-ce que nous défendons quand nous défendons notre amour-propre, qu'est-ce que nous défendons ? Avec le bec et les ongles, nous défendons finalement notre servitude, nous défendons ce tout petit domaine qui ne nous appartient même pas, puisque ce « je et moi » nous ne l'avons pas choisi.

Ta parole comme une source – p. 258 à 261 (extraits)

Quel chemin pour se libérer ?

Etre libre, c'est se libérer.

Il s'agit de se créer soi-même en se libérant de ses déterminismes intérieurs pour faire de soi un être origine, un être source, un espace illimité, une valeur qui soit réellement un bien commun. Mais on ne pouvait pas savoir cela de manière absolument certaine sans avoir rencontré une démission infinie, qui est précisément le Dieu qui se révèle en Jésus-Christ, un Dieu qui est en état d'éternelle démission et désappropriation, et qui nous ouvre la porte de notre liberté en nous montrant dans quelle direction elle doit se réaliser : par le dépouillement, par la désappropriation, par ce vide qu'on fait en soi pour devenir un espace d'amour.

Dieu se révèle à celui qui fait taire en lui tout le bruit qu'il fait intérieurement avec lui-même, comme un silence qui est la source de toute musique, comme une Présence qui est le cadeau le plus merveilleux, comme un amour, mais totalement désapproprié, un amour qui était déjà là, qui est toujours déjà là, mais qui ne s'impose jamais, qui s'offre simplement, qui est toujours disponible et qui n'apparaîtra que lorsque nous le laisserons transparaître.

Il y a là quelque chose d'essentiel. Tout le problème est là avec sa seule réponse : nous sommes des esclaves qui prenons conscience de cette servitude, nous voulons absolument ne pas subir, ne pas nous subir, ne pas être assujettis à nos déterminismes internes, et il n'y a qu'un seul chemin, c'est précisément la rencontre, au plus profond de l'être humain, en nous et dans les autres indifféremment, la rencontre avec cette Présence totale, avec cet Amour absolument désapproprié, avec ce Silence plein de vie, c'est dans cette rencontre que nous respirons et que notre liberté est révélée à elle-même comme un pouvoir de libération.

Le problème que nous sommes – p. 319-320

« Quand je vous écoute, écrivait le marquis de Custine à Chopin, je me crois toujours seul avec vous, et *peut-être avec mieux que vous encore.* » Là réside, en effet, le secret du génie : qu'il nous délivre de soi et de nous, en nous mettant en contact avec *mieux que lui-même.* Mais là gît aussi le secret de la liberté. Elle consiste, précisément, à nous livrer tout entiers à ce « meilleur que nous-mêmes » qui demeure en nous : c'est-à-dire, en somme, à *être libre de soi.*

La beauté du monde entre nos mains – p. 116

Qu'est-ce qu'un acte libre ?

Les dictateurs n'ont pas le goût de la liberté, ils s'en défont, ils en ont peur. Sans doute ont-ils tort parce que, finalement, un acte libre ne peut que rarement être mauvais.

Justement, qu'est-ce qu'un acte libre ? Quand assistons-nous à ce miracle d'un acte libre ? Nous en aurons conscience si nous revenons à la mort du père Kolbe. Quand le chef a fait son choix, lorsque les dix ont été choisis, je pense que tous les autres, sauf le père Kolbe, se sont dit : « Tant mieux, ce n'est pas mon tour. » Ce « ouf » de soulagement, ce n'est pas un acte libre, c'est le consentement d'être à l'abri, d'être pour cette fois en dehors du risque, c'est l'instinct de conservation qui joue. Il n'y a rien de grand, c'est l'homme qui n'est pas trop fâché que ce soit l'autre qui porte le fardeau à sa place.

Le Père, au contraire, va dessiner la figure d'un acte libre. Tout à coup, il va surgir et nous montrer un être plus grand que la vie, plus grand que la mort et capable de poser un acte éternel. C'est justement ce qu'il y a de prodigieux dans un acte libre, c'est qu'il est créateur d'éternité.

Avec Dieu dans le quotidien – p. 62

Morale et liberté ?

Il est évident que la morale a sombré, elle est en pleine déroute, pour la raison qu'elle a été véhiculée pendant des siècles sous forme d'interdits, d'interdits émanant de la toute-puissance qui domine l'humanité et que, cette toute-puissance étant discréditée, ses interdits tombent avec elle. Il est évident que celui qui ne croit plus à cette omnipotence qui le surplombe, celui qui est accroché à son autonomie, qui en fait l'expérience, qui veut être un créateur, qui veut être la source et l'origine de lui-même, qui sent que c'est là le cœur de sa personnalité, ne peut pas se soumettre à un diktat extérieur, à une morale extrinsèque faite d'interdits qui viennent d'on ne sait où. Alors, il va bousculer tout l'édifice, le réduire en poussière et se livrer à sa propre initiative.

La morale traditionnelle n'a pas réussi à désamorcer et à apprivoiser le moi biologique. Elle a réussi parfois à le soumettre, mais en le desséchant, en fabriquant des types volontaires qui se commandent à eux-mêmes magnifiquement, mais qui n'ont ni cœur ni sensibilité, ni aucune possibilité de communication humaine. Soumettre en desséchant, c'est un des aspects de cette morale traditionnelle, qui a souvent d'ailleurs communiqué aux passions une mauvaise conscience, en empoisonnant leurs joies, mais sans modifier leurs impulsions. Elle a suscité des craintes, mais en exaspérant le désir ; elle a tracé des limites au moi instinctif, limites que des êtres timorés pouvaient seuls accepter, parce qu'elles étaient arbitraires ; elles endiguaient les instincts plutôt que de les recréer et de les renouveler en les transformant.

« Je vous ai fiancé à un Epoux unique, pour vous présenter au Christ comme une vierge pure. » C'est un autre monde ! La morale d'obligation est défunte, il ne faut pas la ressusciter ! Il y a une morale de libération infiniment plus exigeante, qui demande tout, toujours, à chaque instant, et partout, dans un engagement qui va jusqu'à la racine de l'être, puisqu'il y va toujours de la totalité de l'être dans nos décisions pleinement libres. Rien n'est plus exigeant mais rien n'est plus créateur ; rien n'est plus libérateur.

Témoin d'une présence – p. 81-83 (extraits)

« La liberté, c'est le pouvoir de se donner. Si l'homme est don, il est libéré. »